

## I. NOIR I

Très lentement, Goodmann fit de la lumière. Il avait sur lui des poudres et des graisses qu'il avait transportées depuis plusieurs années au fond de ses poches, les protégeant de la pluie et de la poussière et jamais ne les échangeant contre de la nourriture même dans les cas de faim extrême. Il les avait préservées du naufrage en prévision de ce moment où l'obscurité ne nous serait plus supportable, et depuis le début du voyage, des années plus tôt, il nous en parlait. Il exagérait leurs qualités et usait de vocables enthousiastes tels que « suifs photogènes », « graisses merveilleusement éclairantes », « poudres peu fumeuses » ou autres. Nous avions attendu longtemps, rassurés de savoir que cette flamme salvatrice se trouvait en réserve sur le corps de Goodmann. Avec régularité, en tout cas au moins une fois par semestre, Goodmann nous vantait les trésors qu'il possédait et nous promettait de les utiliser à bon escient, quand nous n'en pourrions plus d'aller à travers les périls, à travers les incommensurables peurs et les ténèbres. Et voilà que l'heure était venue.

L'une après l'autre, nous entendions Goodmann répandre avec maladresse ses poudres, qu'il avait celées dans des boîtes souvent inappropriées ou dans des salières dont le couvercle attaqué par le temps ne répondait pas à ses attentes, résistait puis s'effritait sous les doigts. Les poudres s'éparpillaient autour de nous, gaspillées et inutiles. Goodmann, au centre de l'attention, ne disait rien, ne gémissait pas de dépit, mais

nous entendions son souffle de plus en plus difficile, nous souffrions avec lui par empathie et nous ressentions l'horreur de cet insuccès à plusieurs étapes qui risquait de nous affecter et de nous frapper et de nous décevoir et de nous consterner de façon égale, lui et nous. Les minuscules paquets se déchiraient dès qu'il approchait d'eux la pulpe de ses phalanges ou le bord de ses ongles ; les boîtes naines ne s'ouvraient pas, elles résistaient aux tentatives pourtant prudentes de Goodmann puis tombaient sur le sol ou se cassaient, éclataient, libérant avec un bref soupir un minuscule nuage irrattrapable. D'après les bruits, nous avons déduit que nous nous trouvions alors sur un plancher, sur une chaussée de bois solide, sur une passerelle bien équilibrée ou sur une scène de théâtre. Goodmann ouvrait les sachets de suifs photogènes sans perdre patience, il ralentissait ses gestes, espérant donner au suif l'intelligence de la lenteur. Rien ne réussissait.

Puis une flamme grosse comme un grain de soja, et guère plus brillante, jaillit sur la main gauche de Goodmann, sur le dessus de sa main gauche, à peu près à la fourche entre l'annulaire et le majeur.

— N'approchez pas, ordonna Goodmann.

— Attention, dis-je. Si le feu prend, ta main va brûler.

— Il faut que la flamme démarre sur de la graisse, dit Myriam, notre petite sœur. Si la flamme démarre sur ta main, ta main va brûler.

— Et alors ? demanda Goodmann.

— Mets de la graisse, conseilla Myriam.

— Il n'y a plus de graisse, dit Goodmann. La graisse s'est perdue. N'approchez pas.

Une heure passa dans l'immobilité. La flamme hésitait entre néant et inexistence, et Goodmann aussi bien que nous constatait avec effarement sa fragilité, avec un tel effarement, une telle fragilité que nous restions tous trois paralysés et presque sans souffle. Bien que nous n'eussions plus

aperçu la moindre lumière depuis des années, nous avions conscience que cette dérisoire lueur pouvait s'éteindre d'une seconde à l'autre, et que rien encore n'était allumé, du moins au sens qu'on donne en général à ce mot. La main gauche de Goodmann ne tremblait pas, mais elle était si chichement éclairée qu'il suffisait de cligner par mégarde pour ensuite ne plus la retrouver sur le fond noir que nos yeux scrutaient. Au moindre clignement, elle disparaissait.

— N'approchez pas, rappela Goodmann.

Nous n'approchions pas. Pour plusieurs raisons. La première était que nous nous respections les uns les autres, et que lorsque l'un de nous émettait un avis sous forme d'ordre, nous nous y conformions sans discuter. La deuxième était que Goodmann, depuis des mois, avait pris le commandement technique de notre groupe, et donc était investi de l'autorité qui administrait notre existence communautaire. La troisième était qu'il fallait à tout prix préserver cette chance à la lumière et donc ne pas la menacer par des mouvements intempestifs.

Une deuxième heure passa, puis il y eut du bruit du côté de la flamme et de Goodmann, du côté des os calcinables de Goodmann, du côté de sa chair fatiguée, de ses tendons blanchâtres, du côté de sa peau dure, momifiée, de ses crevasses, de ses vieilles crevasses: la flamme prenait.

— La flamme prend, commenta Myriam.

— Oui, dit Goodmann. Mais n'allez pas croire que tout est joué.

— Ta main va brûler, s'inquiéta Myriam.

— N'allez pas croire que tout est joué, répéta Goodmann.

Il avait une intonation bizarre.

— Ne bougez que sur mon ordre, compléta-t-il.

Maintenant que la flamme avait pris, on voyait enfin son visage. On voyait les nôtres, aussi. Il y avait si longtemps que nous cheminions sans lumière que l'idée même de posséder une physionomie resurgissait en nous comme une constatation

brutale, d'une obscénité qui nous pétrifiait. Myriam s'était mordu les lèvres pour ne pas hurler de terreur. Goodmann avait une tête de loup hirsute, une tête en lambeaux avec des yeux très noirs au fond d'orbites creuses, guetteurs et hallucinés en même temps. Myriam n'avait plus cette apparence de princesse de dortoir dont nous avons gardé le souvenir, elle avait un museau semi-humain, déformé par les croûtes de suie qui s'y étaient plaquées puis incrustées au fil des mois; ses yeux se cachaient sous des cils touffus, en désordre, ils paraissaient minablement phosphorescents, agités de sursauts de folie. Quant à moi, Myriam me le confia par la suite, je donnais l'impression d'avoir été goudronné puis hersé par un instrument ébréché, un peigne, par exemple. Nos corps ne valaient guère mieux.

— Je vois vos visages, dis-je.

— La ferme, Tassili, dit Goodmann. Ne va pas croire que tout est joué.

— C'est pourtant à cela que sert la lumière, dis-je.

— À quoi? intervint Myriam.

— À jouer, dis-je.

— Pas du tout, dit Goodmann. Si elle sert à quelque chose, c'est uniquement à commencer.

Goodmann grimaçait de douleur, car la flamme cherchait à se nourrir sur les doigts de sa main gauche, qu'il brandissait à présent comme une torche.

— Tu risques d'être dévoré, fit remarquer Myriam.

— C'est du feu lent, du feu extrêmement lent, expliqua Goodmann. Il y en a pour des jours et même des années. Assez pour nous éclairer tous les trois jusqu'à la fin. Je veux dire jusqu'à ce que nous soyons sortis d'ici.

Ici.

Maintenant, le décor était plus net. Nous nous trouvions à l'intérieur d'une tranchée entièrement constituée de rondins de bois, de sapins, je pense, convenablement ébranchés et

disposés de façon hermétique, à l'exception d'une meurtrière près de laquelle je me tenais, mais qui donnait sur un paysage noir, de la terre, peut-être, ou un quelconque boyau noir parallèle à celui que nous occupions.

Nous restâmes un moment sans mot dire. Un moment, pour nous, cela pouvait représenter plusieurs minutes, ou quelques semaines, ou encore nettement plus. D'après Myriam, d'après ce qu'elle nous avait exposé beaucoup plus tôt, le temps autour de nous s'écoulait par paquets incohérents, sans échelle de durée, par petites ou grosses vomisures dont nous ne pouvions pas avoir conscience. Selon sa théorie, nous étions entrés non seulement dans un monde de mort, mais dans un temps qui fonctionnait par à-coups et qui, surtout, n'aboutissait pas. Comme nous ne saisissions pas bien ce qu'elle entendait par là, elle insistait sur l'absence de continuité, sur les ruptures brutales, l'inachèvement de quelque moment que ce fût, long ou court. L'inachèvement était le seul rythme auquel nous pouvions nous raccrocher pour mesurer ce qui subsistait de notre existence, l'unique forme de mesure à l'intérieur de l'espace noir. Plus elle tentait de nous décrire en détail le système temporel qu'elle avait en tête, moins nous en comprenions les bases. Elle avait repris plusieurs fois ses explications, puis, découragée, elle avait renoncé à essayer de nous convaincre. Pourtant, après un moment, disons après un an ou deux, ou peut-être moins, ou peut-être plus, nous avons mis en pratique ses suggestions. Nous le faisons par amitié, par désœuvrement et par curiosité collective. Comme dans nos ténèbres nous n'avions aucun meilleur repère matériel autre que celui de la parole, chacun de nous, à son tour, avait proféré un discours. L'idée était d'inventer des récits, des narrats, de mettre en scène quelques personnages issus de presque nulle part ou de nos très vagues souvenirs et, surtout, de voir si nous pouvions boucler notre histoire et donc contredire la théorie de l'inaboutissement que

Myriam, notre petite sœur, continuait à défendre. Or, tout à fait indépendamment de notre volonté, nos histoires s'interrompaient brusquement et comme sans raison, et il était impossible de les reprendre. Quand nous tentions de les poursuivre, elles étaient déjà déchirées, noircies et insaisissables. La suite n'était pas venue et elle ne venait pas. Ce ne sont pas des narrats, avait un jour conclu avec dépit Myriam, ce sont des interruptats. Nous nous étions mis d'accord sur le terme, et, de temps en temps, l'un de nous s'arrêtait dans sa marche, incitait les deux autres à s'asseoir, à écouter, et une fois de plus faisait l'expérience de la parole. À de rares exceptions près, le phénomène de soudaine cassure se reproduisait.

Voilà dans quel temps nous avons continué à exister, en attendant de sortir d'ici, ou plutôt en attendant ce qui devait arriver et qui ne pouvait être que l'extinction.

Je me mis à scruter ce qu'il y avait de l'autre côté de la meurtrière.

— Tout est noir là-bas, dis-je. On ne voit absolument rien. C'est peut-être un deuxième boyau comme le nôtre, ou une masse de terre, ou un espace noir parallèle.

— Là-bas où? demanda Myriam.

— Il y a un trou, dis-je. Je regarde à travers le trou.

Myriam bougea.

— Où tu vois un trou? demanda-t-elle.